

L'OBSERVATEUR.

JOURNAL CRITIQUE.

J'observe tout ; j'appuie le bon ; je combats le mauvais, et je dis, en riant, à chacun la vérité.

VOL. I.

QUEBEC, JEUDI 24 FÉVRIER, 1859.

No. 45.

— Nous prévenons nos abonnés et le public, que M. JOSEPH LAROCHE est autorisé à recevoir les sommes dues à cet établissement et d'en donner quittance.

Nos abonnés qui ne recevraient pas *L'Observateur* sont priés de nous avertir.

On a besoin pour ce journal d'agents actifs à la campagne.

— PAIEMENT.—Ceux qui nous obtiendront cinq abonnés payant d'avance, recevront gratis, *L'Observateur* pendant un an.

LA NATIONALITÉ CANADIENNE.

LECTURE DÉLIVRÉE SOUS LE PATRONAGE DE LA SECTION SAINT-JEAN DE LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE QUÉBEC, LE 15 JANVIER 1858.

PAR

L. M. DARVEAU.

II.

(Suite.)

L'histoire nous apprend qu'aucun peuple n'a reconquis son indépendance sans sacrifice et sans lutte. A tous les peuples qui se sont émancipés il a fallu être plus forts ou plus rusés que leurs oppresseurs. Si les Canadiens-Français voulaient leur indépendance, seraient-ils vainqueurs ? Aujourd'hui ils seraient écrasés parce que l'indépendance ne doit pas être invoquée, pour eux seuls, mais pour toutes les origines, c'est-à-dire pour tous les Canadiens. D'ailleurs, je l'ai déjà dit, une révolution ne nous la donnerait point. La force était autrefois la raison suprême du droit politique ; aujourd'hui, l'intérêt et l'intérêt seul décide tout. Plus le monde vieillit, plus il s'effémine.

Si jamais nous échappons au monopole, ce ne sera que par le parti mercantile ; il a le pas sur tous les autres : lui seul tient la clé de notre avenir. Qu'on se rappelle le rôle que joua en 1775, à la tête des marchands anglais de Québec, Adam Lymburner, qu'on se rappelle encore le mouvement annexionniste de 1848, et l'on aura deux fortes preuves de ce que j'avance.

L'avenir de la colonie est une question d'argent et voici pourquoi : Dans toutes ses conquêtes l'Angleterre a pris une fausse route. Au lieu de s'avancer la croix à la main à travers les nations subjuguées, elle les a refoulées avec le sabre et la bible. Au lieu de les toucher au cœur, elle les a frappées à la tête. Aussi la civilisation anglaise est-elle inféconde. Si par la corruption d'un monar-

que, les Français ont perdu leur plus belle colonie, l'Angleterre perdra les siennes par sa puissance même. Elle ne civilise point, elle trafique. De là, l'ambition de vouloir tout accaparer : richesses, mœurs, religion et nationalité des peuples conquis. Ce qui retarde sa décadence c'est sa tactique habile à leurrer et à dépouiller le monde entier. Elle va par étapes marquées d'avance. Faire de l'argent, voilà son but. Néanmoins il arrive qu'un peuple s'indigne et déjoue ses calculs. La Nouvelle-Angleterre, aujourd'hui république des Etats-Unis, donna l'exemple de 1775. L'impôt du thé fit naître la république dans le Nouveau-Monde. Sans s'en douter les Chinois y sont pour quelque chose ! La Nouvelle-Angleterre était la dernière qui devait s'affranchir du monopole, puisque le même sang coulait dans les veines des colons et des maîtres. Mais la liberté outragée des frères d'Amérique, et surtout leur fortune en péril, demandaient la défaite des aînés d'Europe.

Il en sera ainsi en Canada ; un impôt imprévu, une mesure impolitique froissera les intérêts commerciaux et partant tous les intérêts du pays.

Mais alors existerons nous comme peuple ? Oui, parce que malgré la trahison de nos chefs et la décadence des masses, nous accomplirons malgré nous notre mission. Si nos vertus publiques et privées sont impuissantes pour nous sauver, le catholicisme que l'on dégrade, mais qui n'en reste pas moins pur et moins vivifiant, nous sauvera.

En lisant l'histoire du peuple juif j'ai toujours été frappé de l'analogie de la mission de ce peuple avec celle du peuple Canadien. Les Juifs virent croître parmi eux le Messie qui sauva le genre humain ; et notre race semble être la dépositaire de la religion du Christ dans cette partie du Nouveau-Monde. Nous vivrons donc, non à cause de nous-mêmes, mais à cause du principe religieux que nous représentons. Notre passé le prouve.

Si soixante mille individus d'une origine différente de la nôtre eussent été délaissés comme nous à la merci d'un maître impitoyable, auraient-ils pu lutter comme nous l'avons fait, pour conserver leurs libertés sociales et politiques ? A moins d'un dessein providentiel il n'existerait d'eux aucun vestige. Quel peuple dans une position semblable à la nôtre a conservé sa loi et sa nationalité ? Aucun ! Donc il y a un décret providentiel qui nous lie aux destinées du sol. Souvent les causes qui le cachent sont en

apparence les plus insignifiantes, mais produisent les résultats les plus surprenants et les moins attendus. Quand Dieu s'en mêle c'est bien facile. D'ailleurs, pourquoi craindre pour notre race le même destin que pour les nations sauvages disparues devant nous ? Pourquoi redouter un exilé canadien ?

L'existence de ces nations ne tenait qu'à leurs forêts ; celle-ci une fois abattues devaient nécessairement les faire disparaître. Notre position est différente ; nous tenons au pays par sa racine ; nous sommes les premiers enfants civilisés du sol ! Nous y resterons malgré nous.

Maintenant quel est notre rôle ? Celui de l'honneur et du devoir. Nous devons envisager notre position comme peuple et comme colons. Tant que l'Angleterre sera maîtresse du pays, il nous faut suivre pas à pas ses mouvements agressifs contre nous ; combattre pour ainsi dire la loi à la main pour chaque privilège qu'on nous disputera, et toujours nous tenir sur la défensive, afin d'être prêts le jour marqué par la providence, à remplir le rôle qu'elle nous destine.

En mourant nos pères ne nous ont pas seulement laissé un héritage à conserver, mais aussi un drapeau à défendre. Sur ce drapeau sont inscrit deux symboles : celui de la religion et celui de la nationalité ; c'est-à-dire la tête et le cœur d'une nation ! Nous sommes les fils de héros et nous devons continuer leur travail ; nous sommes catholiques et Français ; nous devons l'être toujours ! Nous avons deux grands principes à défendre ; le catholicisme et la démocratie ; ils constituent notre nationalité. Nous ne pouvons défendre l'un et renier l'autre : ils sont identiques. Nous sommes les guides autour desquels doivent se rallier toutes les autres races. Elles disparaîtront, soyons en sûrs, pour ne former avec nous qu'un seul peuple, si par nos vertus publiques et privées nous les forçons à nous reconnaître pour leurs libérateurs.

La différence de langage, d'origine et de culte peut apporter un retard momentané, mais ne peut jamais être un obstacle insurmontable à la fusion des races. Avant de se nationaliser, les peuples qui nous ont précédé ont subi des rapprochements étranges, des modifications profondes ; l'assimilation de toutes les parties civiles des corps populaires n'a été complète qu'après le travail incessant des siècles ou la pression des événements politiques. Les preuves abondent ; je n'en citerai qu'une :

Le peuple français ne fut pas toujours ce